

Le trésor

L. P.

Texte paru dans Jeunesse – Organe de la section de la jeunesse de la croix-rouge française – n°1 d'avril 1925

Dans un magnifique jardin planté d'arbres séculaires, trois enfants jouaient à cache-cache dans les allées ombreuses et fraîches où le soleil pénétrait à peine.

Le jardinier, Alphonse, occupé à soigner ses rosiers, de temps à autre suivait les enfants du regard lorsque ceux-ci se rapprochaient de la partie du jardin cultivé, car un large espace était réservé aux pelouses à cause des grands arbres qui empêchaient toute culture.

Ce jour-là, les enfants ne paraissaient pas trop disposés à courir et Henri, bientôt, proposa à ses deux sœurs Jeanne et Raymonde de se promener seulement.

Une vieille tante de leur mère était arrivée le matin pour passer quelque temps avec eux et, à la grande stupéfaction des enfants, on lui avait donné la chambre carrelée.

Très rarement ils entraient dans cette chambre, grande, avec deux fenêtres assez basses, une cheminée ancienne surmontée d'une vieille glace coupée par la moitié, deux vieux petits fauteuils de bois laqué blanc très usés et, par terre, des carreaux rouges.

Quelle idée avait donc maman d'offrir cette chambre à la tante Marguerite ! Tel était le sujet de discussion des enfants, la chambre était laide et il y en avait bien d'autres à la maison...

La maison n'avait nulle apparence et sauf un salon du rez-de-chaussée avec un large escalier de quelques marches pour y accéder, rien n'aurait pu faire supposer qu'elle avait été la demeure du célèbre Fouquet.

Au déjeuner, la grand-tante Marguerite avait longuement parlé de ce Fouquet dont les enfants n'avaient jamais ouï-dire et ils se proposaient de questionner leur mère dès qu'ils la trouveraient seule.

Quelque chose surtout surexcitait leur imagination : derrière une glace du grand salon, on avait trouvé des papiers très importants, en 1860, époque à laquelle cette glace avait été cassée par mégarde. Deux autres glaces, coupées aussi par le milieu, ornaient le salon entre les grands panneaux peints en gris clair comme beaucoup de vieilles maisons du dix-septième siècle.

Jusqu'alors, les enfants, habitués à cette maison, n'avaient apporté nulle attention aux boiseries délicates, aux glaces ternies qui avaient reflété de belles dames du temps jadis, mais en déjeunant, tante Marguerite avait fait allusion à un départ possible.

Maman paraissait triste et papa, malade, restait tout pensif en regardant par la fenêtre ouverte le beau cèdre si haut et si large que toutes les amies de Mme Derby (nom de la mère de nos petits amis) disaient être de beaucoup plus beau que celui du Jardin des Plantes.

Henri, l'aîné, avait douze ans, Raymonde dix et Jeanne six et, jusqu'à présent, ils n'avaient songé qu'au jeu en dehors d'études très élémentaires à la petite école où ils n'allaient que le matin.

Henri avait cru entendre parler de collège pour lui, de pensionnat pour ses sœurs et quelque chose de nouveau leur semblait planer sur la maison.

On était aux premiers jours de septembre et tout un mois de vacances séparait encore de cette terrible destinée : quitter la vieille et douce maison aux couloirs amusants et nombreux et si bien faits pour jouer les jours de pluie, deux marches à monter ici, une à descendre là, un petit recoin, un grand cabinet de débarras Faudrait-il vraiment partir et aller s'enfermer dans les lugubres bâtiments que les enfants avaient quelquefois vus de loin ?

La petite Jeanne pleurait en écoutant Henri et Raymonde, mais ceux-ci la consolèrent... elle n'irait pas, elle était trop petite et puis il y avait encore tout un mois et puis plus tard il y aurait des vacances.

« Oui, mais si maman et papa quittent la maison, où irons-nous pendant les vacances, dit Raymonde ? »

— Je ne sais pas !

Justement Alphonse était près d'eux : c'était, un vieux serviteur dévoué et adoré des enfants : « Sais-tu Alphonse si c'est vrai que je vais aller au collège et Raymonde en pension ? J'ai entendu tante Marguerite en parler avec maman.

— Non, non, dit Alphonse, cela ne serait pas possible, madame serait trop malheureuse et monsieur aussi.

Pourtant, il n'avait pas l'air gai Alphonse et, contre son habitude, il ne resta pas une minute avec les enfants.

Les jours suivants, les enfants remarquèrent un mouvement inaccoutumé dans la grande maison : tante Marguerite allait, venait, recevait d'étranges visiteurs à l'accent étranger, aux habits gras et poussiéreux, tandis que maman faisait beaucoup de courses et préparait le trousseau de Henri et Raymonde.

La chose était bien certaine, les deux enfants entreraient en pension en octobre et peut-être même la petite Jeanne.

Papa devait aller au Midi pour sa santé et maman devait l'y accompagner. Tante Marguerite aiderait à fermer la maison.

Un matin, Henri avait entraîné sa mère faire une petite promenade sous les beaux tilleuls et il gardait le silence en songeant au prochain départ et à la triste séparation.

« Henri, lui dit sa mère, tu es l'aîné, c'est à toi à donner l'exemple à tes sœurs et c'est ton appui qu'elles devraient attendre plus tard si ton père était plus malade. Les docteurs espèrent qu'un séjour prolongé dans le Midi le remettra et qu'un jour nous serons à nouveau tous réunis, mais pendant notre longue absence vous passerez les vacances chez tante Marguerite, elle ira vous voir au pensionnat car, ajouta-t-elle, il va nous falloir vendre une grande partie des meubles et même la maison, puis-je compter sur toi, Henri, pour être courageux, travailleur et digne de ton cher père ? »

Que n'eût pas donné Henri pour être grand, capable de devenir chef de famille à la place de son malheureux père terrassé par la maladie ? En ce moment, il se sentait tout zèle et ardeur et, intérieurement, il prenait la résolution de toujours travailler au collège, d'être le premier et de rendre sa mère fière de lui. « Mère, je tâcherai toujours de vous faire honneur » dit l'enfant.

À quelques jours de là, Henri, toujours hanté par la pénible pensée de la vente de la maison se demandait comment il pourrait l'empêcher. N'avait-il pas lu que, dans de vieilles demeures on avait parfois trouvé des trésors de grande valeur au moment où l'on y pensait le moins ?

Fouquet, le surintendant des Finances au temps de la minorité de Louis XIV avait habité là, peut-être y avait-il caché une fortune avant son arrestation ? On avait bien retrouvé d'importants papiers derrière la glace, pourquoi n'y aurait-il pas, en quelque coin de la maison, des bijoux, de l'or ?

Henri hésita tout d'abord, puis il fit part à Raymonde de ses espérances et désormais, à eux deux, ils cherchèrent dans tous les coins et recoins, se demandant s'ils ne devraient pas casser les vieilles glaces pour voir ce qui se trouvait derrière.

Ils avaient entendu dire à Alphonse que les caves étaient immenses et ils gagnèrent si bien le domestique à leurs idées qu'ils obtinrent d'accompagner ce dernier à la cave. Moment délicieux de crainte, d'effroi, de désir et d'espoir...

Oh ! les grandes caves, les longs corridors, les hautes voûtes... Une partie de la cave avait été murée lors de l'avance des Prussiens vers Paris en 1870, leur expliqua Alphonse, pour y cacher toutes sortes de choses.

On contait aussi que des souterrains s'étendaient si loin sous la maison qu'ils conduisaient jusqu'à la campagne, bien loin de là. Ils eurent beau chercher, bien longtemps, tout un après-midi, les enfants ne trouvèrent absolument rien.

Ils résolurent de recommencer l'expédition et, dès lors, tous les petits bouts de bougie des candélabres et des chandeliers disparurent dans la poche des enfants.

Leur mère s'aperçut du manège et voulut savoir à quoi étaient destinés tous ces petits morceaux de bougie. Henri dut avouer ce qu'il cherchait de compagnie avec Alphonse et Raymonde mais maman sourit et défendit aux enfants de chercher davantage, parfaitement sûre que les caves ne contenaient que le charbon, le bois et le vin.

Malgré ses belles résolutions, Henri ne put résister à la tentation, il recommença ses recherches, seul, la plupart du temps, et l'on était des journées entières sans le voir.

Un soir, enfin, Alphonse vint le chercher les yeux brillants : « Monsieur Henri, descendez avec moi, j'ai trouvé le trésor.

— Il est donc bien lourd, vous ne pouvez le monter tout seul ?

— Non, il est léger, mais j'ai besoin de vous pour m'éclairer. »

Henri, le cœur battant, pâle d'émotion, descendit vite à la cave où Alphonse le conduisit dans un petit coin reulé où la terre semblait avoir été fraîchement remuée. « C'est ici », et tandis que la lumière tremblait aux mains d'Henri, Alphonse retira une petite boîte de métal, longue, mince, légère, semblable à un coffret qu'Henri crut avoir vu dans la chambre de sa mère.

— C'est léger, dit Alphonse, les bijoux ne sont pas lourds, écoutez les pierres qui se choquent, et précieusement il remit le petit coffret à Henri.

Quatre à quatre, Henri gravit l'escalier, courut au salon où tout le monde était réuni : « Mère, j'ai le trésor ».

Maman fronça le sourcil : « Tu m'as désobéi, vilain enfant, eh bien ! appelle Alphonse qu'il ouvre ce coffret pour voir ce qu'il contient. »

Alphonse, qui n'était pas loin, entra et ouvrit le coffret. Henri jeta un cri en contemplant le contenu. Une petite plume d'oie telle que celles dont se servaient nos grands pères, attachée à un tout petit rouleau de parchemin, puis un rouet minuscule avec son fuseau garni de lin et au fond de la boîte ces mots écrits sur une banderole de parchemin : « *Vous qui trouverez ceci, souvenez-vous toujours que le travail est un trésor.* »

— « Puissiez-vous, mes enfants, dit Mme Derby en se tournant vers eux, puissiez-vous ne jamais oublier cette leçon, le travail est un trésor, le seul sur lequel il nous faille compter, le seul qui remplisse le cœur de joie. »